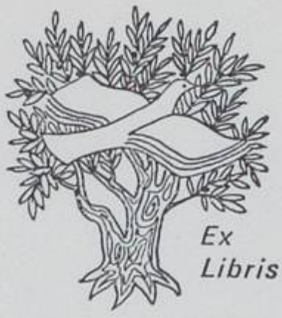
nLPo 5378

D. J. D'ORBAIX
PRIX EDGAR POE 1941

LES COMPLAINTES DE L'ABSENCE

NOUVELLE EDITION

AU GLAÏEUL D'OR
1942



ROGER BRUCHER

NLP 5388°

A Madame Madeleine Ley,

Pour la remercier de son "Grand Feu", qui est un très beau récit;

— Avec mes respectueux souhaits de nouvel an!

D/A Barbara

Le 1.er I. 43.

DU MÊME AUTEUR :

CONTES WALLONS. Willems, Bruxelles *(épuisé)*.

VIES AGRESTES. Vromant, Bruxelles *(épuisé)*.

VIES AGRESTES. Nouvelle édition, suivie de trois récits. Librairie Moderne *(épuisé)*.

LE DON DU MAITRE (6e mille) *(épuisé)*.

LE TEMPS DES COQUELICOTS (Nouvelle édition). Editions Labor, Bruxelles.

LA CAMPAGNE ENCHANTÉE (6e mille). Dessins de J.-M. Bertrand. Office de Publicité, Bruxelles.

CONTES ET NOUVELLES (2e mille). Dessins de J.-M. Bertrand. Office de Publicité, Bruxelles.

CIELS PERDUS. Avec un frontispice de Pierre d'Orbaix à huit ans. Vromant, Bruxelles.

CLOCHE INTERDITE (2e édition). Editions des Artistes, Bruxelles.

OGIVES. Editions des Artistes, Bruxelles.

L'ELÉGIE DE LA REINE (6e édition). Editions des Artistes, Bruxelles.

LE VILLAGE ENVOLÉ. Avec onze images de l'enfance de Pierre d'Orbaix. Vromant, Bruxelles.

Musée de la Littérature

LES
COMPLAINTES
DE L'ABSENCE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

20 exemplaires sur Ingres Chamois, numérotés de I à XX et signés par l'auteur (Edition hors commerce).

50 exemplaires numérotés de 1 à 50 et signés par l'auteur (Edition originale).

Et 950 exemplaires ordinaires.

D. J. D'ORBAIX
PRIX EDGAR POE 1941

LES COMPLAINTES DE L'ABSENCE

AVEC DEUX POÈMES
INÉDITS

NOUVELLE EDITION

AU GLAÏEUL D'OR
184, Rue de l'Hôtel des Monnaies
BRUXELLES

Copyright by D. J. d'Orbaix 1941
Tous droits réservés pour tous pays.

LIMINAIRE

Je songe à ceux qui se jouaient dans vos regards,
Qu'on a quittés des yeux, sans pleurer, quelque part,
On ne sait où, car ces temps font trembler la terre,
Et dont les pas se sont enfoncés dans la guerre...

En mai, le premier jour chanteur passant là-haut,
A travers les rameaux d'une occulte futaie,
Quel éclair, dans quel vent plein de coquelicots,
En a jeté sur nous le vêtement de plaies?

Dans sa gloire qui tourne au bord de l'Au delà,
Un lent soleil perçait les pays de souffrance:
On entendait voler le chant du grand trépas,
On entendait les morts tomber dans leur silence....

À cette heure en prière au penchant d'un pré noir,
Ou miré dans quelque sidérale fontaine,
Un enfant désarmé délirait de se voir
Dédoublé, les yeux clos par la douleur humaine :

« Quelle nuit rouvre ses étoiles?
Quel soleil me glace les moëlles?
Quelle aube, écurant sa balance,
Me prend dans le Plateau-qui-pense?
Je laisse, au pays qui le berce,
Mon souvenir, à la renverse;
L'Ange pleure, mon cœur sommeille,
Mais le cri de la mort m'éveille,
Et je sens mon sang qui retombe
En croix, pour embrasser ma tombe. »

— Vous qui divaguez au dehors,
Ma voix vous rejoint-elle encor?
Entre nos pleurs, ce livre tremble;
Parfois, nos plaintes vont ensemble:
C'est à l'heure où les miroirs sont
Pleins de soupirs et de chansons,

Lorsque la trop dure journée
Défait ses rayons en fumée...
O bruyère du souvenir,
Un vol qui ne veut pas finir,
Traverse votre crépuscule!
Dans la glace, une étoile brûle,
Mais, si je regarde les cieux,
Elle est, aussi, près de mes yeux. »

... Ainsi, le secret de l'Absence
M'emporte dans sa transparence;
Je vous donne cette bruyère
Et ces horizons révolus
Pleins des larmes des Angélus...
Adieu mon cœur et ma vallée!
Je veux ériger ma prière
Si haut dans la noire lumière
Qu'elle s'achève en mausolée
Où mes chants pourront demeurer
Avec ceux qui les font pleurer...

A MON FILS

O Maison de l'Absent...

La maison rose est dans les feuilles;
Comme un bouquet, le soir la cueille:
Elle vole au delà du vent,
Là-haut voici qu'elle est fanée...
Et pourtant, dit l'Ange, et pourtant
L'étoile était dans sa croisée...

O rose, ô maison de l'Absent,
Lui seul sait ce qui luit dedans,

Lui seul, de loin, sait les parfums
Qui s'éloignent d'elle, un à un;

Il entend pleurer ce qui pleure,
Quand l'ombre effeuille sa demeure

Et qu'en un bruit de coquillage,
Le toit gronde sous le branchage.

Mais les hôtes qui sont restés,
De ce côté-ci de l'été,

A voir jaillir vers l'horizon,
Un nuage, de la maison,

Ils regardent cette fumée,
Qui s'en va de la cheminée,

Chercher les argiles d'automne,
Au milieu déjà d'un bois jaune,

PRIX EDGAR POE

... " Ce livre ne se fanera jamais, ne se démodera jamais... il est d'une simplicité si essentielle : il est écrit avec nos douleurs. „

MARIE GEVERS.

s,
uit,
nir plus fort

Lui seul, de loin, sait les parfums
Qui s'éloignent d'elle, un à un;

Il entend pleurer ce qui pleure,
Quand l'ombre effeuille sa demeure

Et qu'en un bruit de coquillage,
Le toit gronde sous le branchage.

Mais les hôtes qui sont restés,
De ce côté-ci de l'été,

A voir jaillir vers l'horizon,
Un nuage, de la maison,

Ils regardent cette fumée,
Qui s'en va de la cheminée,

Chercher les argiles d'automne,
Au milieu déjà d'un bois jaune,

,

it,

nir plus fort

Imprimé en Belgique.

PRIX : 15 francs.

Lui seul, de loin, sait les parfums
Qui s'éloignent d'elle, un à un;

Il entend pleurer ce qui pleure,
Quand l'ombre effeuille sa demeure

Et qu'en un bruit de coquillage,
Le toit gronde sous le branchage.

Mais les hôtes qui sont restés,
De ce côté-ci de l'été,

A voir jaillir vers l'horizon,
Un nuage, de la maison,

Ils regardent cette fumée,
Qui s'en va de la cheminée,

Chercher les argiles d'automne,
Au milieu déjà d'un bois jaune,

Où, dans leur deuil évanouis,
Sous les croix de la grande Nuit,

Leurs cœurs voudraient dormir plus fort
Que le cœur arrêté des morts.

Le Miroir vide

C'est la chambre où l'Enfant dormait dans son lit d'orme:
Au mur, son Christ, avec son Offrande au matin...
— Ne pleure pas, puisque je veille afin qu'il dorme
Tranquille — et qu'un Ange l'éveille au loin.

Ne pleure pas, puisque je prie avec mes larmes —
Et j'ai croisé mes doigts comme si j'étais mort...
— Sans armes, dis-tu, sans arme! au pays des armes,
Que Dieu garde le corps de notre corps!

Je n'oserais plus entrer dans le crépuscule
Qui tombe à travers la chambre pendue au toit:
Je sais comment, là-haut, son miroir vide brûle;
J'ai peur, avant la nuit, de ce vide sur moi.

Je l'entendrais dormir encore et s'étendre
Dans ce lit où l'on voit se coucher le soleil;
J'ai peur, dans ce couchant, j'ai peur de l'entendre,
Sans le voir, dormir son dernier sommeil.

La Théière fume

L'HORLOGE, ne la regardez pas,
A l'heure où vous écoutiez la porte
Prête à miroiter du bruit de ses pas:
Le cœur vous montait à la gorge.

La table, sous la porcelaine,
S'impatiente aux reflets mouvants du jardin;
Quand il raccourait, des clartés lointaines
Venaient se poser, en jasant, sur vos mains...

À présent, l'on entend parler à voix basse
La nappe trop blanche et la miche aride;
La théière fume au fond de la glace,
Et, sous le nuage qui passe,

On voit se mirer à la même place
Le couteau de l'Absent et sa tasse vide...

C'est un Abîme habité

Sous l'empire d'un silence
Plus lourd qu'une maternité,
Vous tombez sans fin dans l'absence,
Mais c'est un abîme habité,

Et j'y descendrai sans folie,
Car je pense *qu'il sera là,*
Comme au vent d'une symphonie,
A sommeiller entre vos bras,

A se bercer sur les accords,
A plier sa première image
A votre sein liée encor,
Sous le jour de votre visage,

Si bien que je retrouverai
Mon cœur dans les vitres du monde:
La chambre pauvre qui chantait,
L'Enfant réveillé qui buvait
Et la lumière qui gonflait
Votre poitrine rose et blonde.

Jeux du Joueur lointain

Dans le jardin, sous une pierre
Légère où tu gravas ton nom
Danse une petite lumière
Au vent, avec son ombre en rond.

Je revois la châtaigne ardente,
Enfant, qui t'écartait les doigts:
Ton poing a porté cette plante
Alors plus secrète que toi.

Mais le fruit produit son ouvrage:
A tes jeux, mon joueur lointain,
L'argile a conçu cet ombrage
Qui sait ton visage et tes mains.

Triste à présent comme ton Ange,
Le ciel porte le poids du soir;
Un couchant couleur de mésange
Vole sous le feuillage noir...

Reviens, aux faîtières brisées,
Réparer la ligne d'azur;
Sous la tige par toi bercée,
Relire ton nom sur le mur,

Et, rendant enfin ton visage
Aux feuilles qui lui sont vouées,
Mesurer l'ombre du branchage
A la lumière de ton âge!

Lierres défaits

Cette brise où les feuilles jettent
Vers vous, encor, leurs ors de vieille église
Baignez-y vos yeux, dans cette retraite:
Ces lierres défaits, ces briques trouées
Et cette muraille brisée
Où votre détresse est assise.

Là, sur la branche qui le berce,
Un merle de cuivre noir
Se rit, avant l'averse,
Se rit de vos alarmes.

Pour panser vos songes blessés,
Le vent fait les parfums du soir.
J'entends fondre en larmes votre âme...
Laissez-moi contempler ce jardin dans ces larmes,
En respirer l'adieu, pur comme vous, ô femme,
Qui portez, avec lui, son martyre embaumé.

Pleurer devant Dieu

Nos larmes, l'Ange les voit toutes
Rouler dans nos traits éperdus:
Seigneur, laissez-les, goutte à goutte,
Compter notre bonheur perdu...

Quand l'air fait de l'eau dans les trembles,
La nuit, nos pleurs brûlent nos yeux:
En pleurant comme on prie ensemble,
Nous pourrions pleurer devant Dieu.

Dis-lui que j'écoute

Fais signe à l'étoile première,
Hausse les yeux pour la cueillir:
L'enclos soulève sa lumière
De sable, au vent du souvenir.

J'écoute en mes yeux voyager
L'Hymne céleste, aux mille routes:
Fidèle Etoile du berger,
S'il te voit, dis-lui que j'écoute...

Juste au Cœur

Trop d'yeux ont pleuré dans ce monde,
Pour nous délivrer par les pleurs:
Sous le masque de la douleur,
Que cette Absence me réponde;

Qu'elle me frappe juste au cœur:
Qu'au moins voyant par qui je meurs,
Je découvre, avec ma blessure,
Le Visage de ma torture!

S'il est mort...

Des voix, comme des croix, descendent :
« Avez-vous de ses nouvelles? »
— C'est une peine trop grande
Pour qu'on ose parler d'elle.

Quel appel chargé de fuite
Sort de notre maison morte?
Les passants passent plus vite
Devant notre porte.

Un jour, son ami scolaire
Revient, l'exil sur l'épaule...
— S'il est mort, songe sa mère,
Je deviendrai folle.

Mais le père, dont le silence
Porte la prière ultime,
Descend assez loin dans l'absence
Pour tirer l'absent de l'abîme.

Dans le Pays du Crépuscule

Entendre, au détour de la rue,
La pierre où chantait son pas...
Revoir, à se briser la vue,
L'or qui tremble dans l'avenue
Et songer: « Il a joué là... »

Contempler le sol, d'un front bas.

Dans le couchant de la fenêtre,
Croire qu'il va réapparaître

Comme un soir, avec le bouquet
Plein de soleil qu'il rapportait...

Attendre où son ombre attendait:
A l'arrêt désert du tramway,
Où les pavés, dans leur poussière,
Sont déjà couleur de bruyères;

Saisir son bras qui passe au vent
Et, marchant comme un somnambule
Avec lui, dans le crépuscule,
Toucher enfin, d'une main morte,
La poignée, en rentrant,
Dont sa main, si souvent
A refermé sur lui la porte...

En ces Temps sans Ombre

Quel poète a cru que la rose pense
Et que le mal de l'homme entre dans les choses?
On ne vit jamais de si belles roses
Fleurir, qu'aux épines de cette absence...

Jamais plus belles corolles replètes,
Au soleil de juin, avec leurs reflets,
N'ont fait de plus beaux rendez-vous de fête
Qu'en ces temps sans ombre où le cœur mourait.

Les roses de la chair noircissait la terre;
Mais le sang de la rose ouvrait une lumière
Qui chantait plus fort que la fleur du jour.

Même le sang de l'Homme eût fait crier la pierre
Où repose, au vent, la tête de l'Amour:
Si belle et tremblante et soyeuse et rose,

A peine, de sang rosissait la rose...

L'éternelle Pitié

L'oiseau noir, entre deux passages
De chasseurs ou de bombardiers,
Venait lorgner, dans leur feuillage,
Les cerises du cerisier.

Oncques, nul enclos de vacances
Ne vit tourner tant de rayons:
Les fruits reflétaient ton enfance,
C'est en eux que nous te voyions!

Avec notre mal dans la tête,
Ce vide, qui fut notre part,
Nous te cherchions, dans cette fête,
Jusqu'à notre dernier regard...

Les fleurs brillaient, un vent de perles
Ruisselait sur les espaliers;
On entendait rire les merles
Et roucouler les colombiers.

Partout, des musiques charnelles
Faisaient des fontaines d'accords;
Des nuits pleines de chants et d'ailes
Volaient sur les vallons des morts...

Alors, surprenant dans nos moelles
L'éternelle pitié secrète,
Nous avons su que les étoiles
Sont moins loin de nous que les bêtes.

Sculptés de Prières

A l'heure où l'aurore a gonflé sa joue,
Et souffle, en jouant, le cierge éternel,
Amour, où tu dors, où ton sort se joue,
Retiens, sur ton front, les débris du ciel!

Pourvu que ton corps, roulé dans son rêve,
Quelque part absent, laisse aller la nuit;
Pourvu que ton cœur triste qui se lève,
Ait gardé l'étoile ultime sur lui!

Au vin de la douleur mêlant la fleur nocturne
Je te nomme — et, croisant mes doigts au flanc de l'urne,
Je veux qu'un jour sans fin te perce de ses feux...

Ainsi, pour les morts, sculptés de prières,
Avec mes yeux clos mais veilleurs en eux,
Je sonde l'Abîme et je dis à Dieu:

« Gardez que l'Absent ne tombe en poussière! »

Quelle Absence inconnue

Quatre ans déjà! C'était encor dans ton enfance,
Au temps de ta première longue absence
A la mer: cure blonde — et mon cœur t'écrivait
Des chansons pour la plage bleue où tu jouais:

« Si je t'écris, d'Uccle au Coq,
» Ce n'est pas au chant du coq,
» Mais à l'heure où le soir fume...
» L'été tourne au frais chez nous:
» Quand la nuit monte à tes genoux,
» Prends garde aux crabes — et aux rhumes!

» Que fais-tu, le long des eaux?
» Berces-tu ton joli bateau
» Dont la voile minuscule
» Porte tout le crépuscule?
» Saisis-tu l'ombre insaisissable
» Qui passe, en courant, sur le sable
» Ou ternit les yeux de la mer?

» Le Coq est rouge dans le vert;
» Même au soir il s'allume,
» Pique une étoile dans la brume
» Et sa crête en géranium
» Se cache au Préventorium...

» ... Dormez bien, Chanteclair, au delà de l'aurore...
Demain, la mer redeviendra multicolore... »

... Hélas! un autre été noircit l'onde à présent!
Quelle absence inconnue emporte cet enfant?
Dieu sait sur quelle plage il parle avec le vent!

Ainsi j'entendais tes Images

Tes regards bleus, pleins d'aquarelles
Régnaient au royaume d'ailleurs;
Sur les pays qui naissaient d'elles
Tes mains jouaient dans les lueurs...

— C'est de lui, ce Printemps, Madame?
Ces bois d'automne, cet hiver?
— Il peignait, au prisme de l'âme,
Un monde qui n'a pas souffert.

... Et moi, je détournais la face,
Le front blanc, le cœur terrassé,
D'entendre ainsi ta mère lasse
Qui parlait de toi au passé.

Alors, quand le corridor brûle
Parmi ses grands tournesols noirs,
Envoûté par le crépuscule,
Je t'évoquais dans ses miroirs.

Respirant tes images frêles,
J'en suivais les coups de pinceau,
Les réservés pleins d'étincelles,
Les prés, les nuages pleins d'eau.

A la terre, au vent dans ses luttes,
Je ramenais leur peintre absent;
J'allais rallumer les minutes
De couleur qu'alluma ton sang.

Ainsi résonne en Ses ouvrages
L'infatigable voix de Dieu;
Ainsi j'entendais tes images
Parler tout bas avec mes yeux.

Où rêve-t-il ?

Où rêve-t-il? dans quel sommeil?
Seigneur, s'il vit, de quelle vie?
S'il marche aux routes de la pluie,
Faites-le briller de soleil!

Qu'il trouve une longue toiture
D'horizon dans le pays bleu!
Qu'il laisse, au vent de l'Aventure,
Fumer ce qui reste du feu.

Assis devant son infortune,
Qu'il la contemple sans rancune!
Qu'il songe aux absents juste assez,
Entre les nuits, pour s'en bercer...

Qu'il dorme et veille sans alarmes!
Que, sur les rayons de nos larmes,
Un jour, aimanté par nos yeux,
Il revienne, porté par Dieu!

Citation de l'Ange

In memoriam
Etienne Dufossez

Parfois, un deuil plus fort que cette nostalgie
Elevait jusqu'au Ciel les voix de l'Elégie:

... Là-haut, citation des Anges, Dufossez
Etienne, en mai, le 10, du nuage au fossé,

Tombé dans la Campine, à l'aube de la guerre,
Et sa mort fut connue, aussitôt, par sa mère...

« Il ne faut pas pleurer devant la Gloire, Dieu
» Retiendrait contre nous ce péché de nos yeux.

» Etienne, cœur ailé, pris entre deux orages,
» Ton ombre sans cri passe à l'envers des nuages...

» Tu nais au temps royal où ton Prince est debout
» Sur les flammes, les glas et les blés de chez nous;

» Dans l'enfance, au pays des jeux et des images,
» La Victoire viendra te montrer son visage;

» Puis, l'étude, emportant ton désir loin du sol,
» Le Rêve, Aviateur, te prendra dans son vol...

» O Chevalier de l'Air, Eclaireur de l'Espace,
» Par les plaines du vent, suis ton Ange à la trace!

» Tes ans légers d'espoir, tes songes sans rebut
» Domptent la mitrailleuse et méprisent l'obus,

» Et tu parcours, en triomphales trajectoires,
» L'azur qui te promet de nouvelles victoires...

» Mais le Ciel qui t'aimait ainsi qu'au premier jour
» Musical, où ta Mère te disait bonjour,

» Où sa bouche, pour toi, fleurissait de corolles
» Le rosaire égrené des divines paroles,

» Il t'épie, il accourt, il te voulait enfant;
» Il voit tomber ton corps, il prend ton âme au vent,

» Et, dans l'instant de ton oblation sublime,
» Il crie à Dieu ton nom, pour étoiler l'Abîme... »

O Visage du Triste

La Fiancée, au fond du miroir de mai,
S'avance à la rencontre de son cœur
Et parle avec l'image de son bien-aimé:

... Ferme les yeux dans ce cadre aimanté,
O visage du Triste, mon Absent chercheur!
Ton sourire me suit comme celui d'un mort,
Ton silence crie et m'appelle ailleurs!

Si tu pouvais, dans ce portrait si près des pleurs,
Me cacher au moins ton regard blessé,
Je me dirais que tu sommeilles dans tes larmes,
Je te donnerais mon dernier baiser;

Et, dans l'adieu de ton image,
Sur ton cœur, Amour, je m'endormirais;
Je me vêtirais de ta vraie absence,
Je m'y glisserais, je m'y baignerais;

Jusqu'à me noyer, je pourrais descendre
Au dernier reflet sans fin de toi-même :
Je m'en irais vivre aux rives promises
De tes yeux fermés par l'Ange, ô mon Triste!

Une mère ailleurs, une âme indicible
Apprend à parler avec l'Invisible :

Si tu es mort, mon Bien-Aimé,
Si tu pleures Là-haut,
Descends, viens dans mon cœur!
Je te donnerai ma douleur...
Contre le vent, comme un oiseau
Perdu je te protégerai;
Viens, vole à moi, mon bien-aimé!

Ah! si tu erres, si tu pleures,
Je te bercerai sur la route
Et je t'emporterai.
Pour te délivrer de ta peine,
A deux genoux, les mains brûlées,
J'irai, sous les larmes des cierges,
Prier devant la Sainte Vierge.

Mais si tu vis dans la lumière,
Au loin, si tu marches et ris
Comme naguère, si tu cours
A la rencontre encor du jour,
Sous la nue où j'ai tant pleuré,
Que Dieu te dérobe à ma joie :
Il suffit que mon cœur te voie
Rire au fond de mes yeux fermés...

Douce enceinte de l'Absence

S'il revenait soudain, celui que tu penses,
Douce douloureuse enceinte de son absence;
S'il te délivrait d'avoir tant douté
De le porter encor, toi qui l'as porté
Au temps où nous étions enfants de son enfance;
Si tu le touchais des yeux, des deux paumes,
Si tu le voyais, aussi haut qu'un homme,
En riant vers toi, sous un front brûlé,
Se mirer à la source, enfin, de ton baiser,

Toi dont la douleur a détruit les charmes,
Puise un dernier rayon de beauté dans tes larmes!
Avant d'en éclairer ton visage à bout,
Donne-moi ton regard, affermis tes genoux,
Joins les doigts sur ton sein dont la douleur délie
L'Absent, l'enfant qui dort aux limbes de la vie,
L'Errant sans cesse rappelé par notre cœur,
Et qui renaît, enfin, pour rire entre nos pleurs...

La Porte siffle encor

La porte siffle encor, l'horloge va tinter,
On entend sa chanson revenir du collège :
Soudain, dans la maison, tout se met à trembler;
Des rires et des cris s'avancent en cortège,
Se mêlent, font comme un passage d'étendards
Dont les vents de couleurs entrent dans tes regards.

Tu te lèves, légère au songe qui te porte...
Il est là, c'est donc lui, je l'entends dans mon cœur;
Ta joie enfin va me reprendre ma douleur...

Et je te vois, ouvrant les bras de telle sorte,
Que j'ai mal dans mes yeux, vers toi brisés de pleurs.
Mais qu'est-ce? Un lent silence, aux pavés de la rue,
A présent passe entre nos têtes éperdues :
Quel bourreau, quel démon nous fauche les genoux?
Cette heure est vide et seul le délire entre en nous,
Lorsque, blème, à travers le cadre de la porte,
Les doigts croisés, le visage et le souffle bas,
Je t'entends murmurer, de ta bouche de morte :
« J'ai peur, mon Dieu, j'ai peur qu'il ne revienne pas... »

Garde le Fils de ton Poète

S'il est couché sous les distances
De l'azur qui brûle en France,
S'il va, s'il vient, dans cet espace
Qui fait signe à l'oiseau qui passe,
Mais qui ne retient plus les yeux,
Il n'est qu'à le laisser à Dieu.

Ainsi se lève, sur les tombes,
Le ciel d'où la douleur retombe...
Quand la cloche les berce encor,
Je parle avec mes parents morts :

Uccle où je pleure, ta colline
Porte mon cœur avec mes deuils;
Je sens le poids, dans ma poitrine,
De la terre où sont deux cercueils...
Mais cet enfant dont la présence
M'était harmonie et repos,
Il me semble que son absence
S'en va plus loin que ces tombeaux!

En respirant la fleur funèbre,
Je revêts l'ombre du cyprès :
Au bord de la basse ténèbre
Je m'agenouille et je suis prêt.

Pourtant, sur la dalle sonore,
Cloué comme le crucifix,
Un vol d'espoir, un ciel d'aurore
Se lève de ce que je dis:

« Garde le fils de ton poète,
Dis-je à ma mère, — l'étonné
Naïf, avec sa grosse tête
Que les avions font tourner. »

A mon père, au maître d'école
Qui enseigne dans l'Inconnu :
« Où qu'il soit, prends-le par l'épaule
Et parle avec l'Enfant perdu. »

A la fin, je les vois ensemble
Et l'Absent s'avance avec eux,
Levant son visage qui tremble
Aux rayons croisés de leurs yeux...

Alors : « O bien-aimés, leur dis-je,
Pitié, la bise est dans vos pas!
L'Enfant, prisonnier du prodige,
Respire, entre vous, le trépas... »

Et je descends dans leur silence,
Et je pleure et je crie encor :
« Seigneur, au pays de l'Absence,
Séparez les vivants des morts! »

O pluie, ô multitude solitaire,
Cheveux défaits, ô Pleureuse des morts,
Dans quel rêve, dans quel crépuscule de terre
Est couché cet enfant qui dort?
Evanoui, dans quel paysage en fumée,
Si son cœur sommeille, où dort-il?
Dites-nous, Pluie, au bercement de la vallée,
S'il est bleu de mort, ou blême d'exil...
S'il vit, au fond de votre grand ramage,
Nous l'entendrons bien, vous nous le direz :

En pleurant, ô Pluie, ô tendre visage,
O voix jusqu'à nous, vous le chanterez!
Vous le chanterez, si douce de lui,
Que, par vous parée, on verra la nuit;
On verra le ciel que la lune essuie
S'étoiler, bondir, tourner d'harmonie;
Et s'il plaît au Ciel, au fond du miroir,
Au fond de l'Absence, on pourra le voir,
Comme aux soirs d'enfance, en jeux de magie,
Rire et jouer avec l'étoile de la vie.

Saint Antoine, écoute !

Saint Antoine, que tu as froid,
Avec tes pieds pris dans le plâtre,
Lorsque tu sens passer la bise
Au portail troué de l'église...
Chaque fois que la porte bat,
Que mes pas s'approchent tout bas,
Je te revois, comme au port d'armes,
Avec tes yeux gonflés de larmes,
Avec le lys sur le bras droit,
Et l'Enfant, debout sur le Livre
Ouvert au niveau de ton cœur,
Avec ton visage un peu ivre
Qu'a baisé le Fils du Seigneur...

Pauvre, paisible et protégé,
Doux Antoine, qui tiens plongé
Ton regard dans cet éclairage,
Il n'est certes pas étonnant
Qu'ainsi tenant Dieu, le mirant,
Tu mires l'Espace tournant :
Et tout ce qui est dans le Temps
Se reflète sur ton visage...

Il n'est pas une heure, un instant
Où, de la terre se levant,
Vers toi n'éclose une prière :
Toi qui as retrouvé l'Enfant
A force de chercher sa Grâce,
Tu donnes tout à tout venant
Et tu fais découvrir souvent
Ce que cherchent les bonnes gens :
De petites choses qui passent.

Saint Antoine, écoute-moi bien,
Je n'oserais jamais t'ennuyer pour rien!
Pourtant, ma mère fut, jusqu'au bout de sa vie,
Ta naïve et ta vieille amie;

Et même elle payait, chaque année, au facteur,
Les cahiers d'un petit journal
Mensuel et fort banal
Qu'elle avait pris en ton honneur.

Moi, qui prétends écrire en prose et en même en vers,
Je n'ai jamais ri de ces fascicules verts.
Et ma mère, qui n'était pas une dévote,
Parlait de toi juste dans la note:
C'est un saint que j'aime, il vient jusqu'à moi...
Et je commençais à comprendre pourquoi
Tu es tant vénéré des vieilles femmes :
C'est que tu tiens vraiment leur âme,
Avec l'Enfant d'avant toutes les croix,
Avec l'Enfant-Dieu contre toi...

Maintenant que ma mère est morte,
N'ai-je pas touché le fond du malheur?
Toi, qui sais quel vide je porte
En marchant, quel enfant, du côté du cœur,
Comme le tien me chargeait de bonheur
Et n'y pèse plus qu'en douleur,
Antoine, rends-moi, comme à toi sur ton livre,
L'équilibre qu'il faut pour vivre!

J'écrirai, pour toi, un poème plein de fleurs
Que je te redirai comme une litanie,
Quand j'aurai retrouvé la voix de poésie.
Je veux devenir ton poète,
Antoine, avec ton Jésus dans mes pleurs,
Dans ma joie, à tes jours de fête :
Je te couvrirai de prières,
De corolles et de lumières;
Et, pour te chauffer, au fond de l'église,
Près du portail troué de bise,
J'élèverai, devant ta songerie,
Antoine, un grand bouquet de cuivre et de bougies!

Souvenez-vous

O Notre-Dame, qui priez
Sur l'autel noir des prisonniers,

Vous qui demeurez prisonnière,
Vous-même, de votre prière,

Au bord du ciel sans garde-fou,
Voici nos plaintes à genoux :

Souvenez-vous de nos rotules
Sur les dalles du crépuscule;

Car c'est nous, les vieilles mamans,
A vous égrener ce tourment,

A descendre au fond de l'absence
Comme on descend dans la démence...

Le ciel qui vole sur nos cœurs
Est tout ailé de nos malheurs;

On voit nos fronts, sous la nuée,
Trembler entre nos mains levées :

Sainte! ne laissez pas nos cris
Percer le cœur de Jésus-Christ,

Mais, rendant l'espoir, comme une aile
Aux nids de la chair maternelle,

Que la voix de l'occulte oiseau
Chante encor jusqu'en nos vieux os

Et que Dieu, par Vous, Notre-Dame,
Par les pleurs du cierge et de l'âme,

Nous rende, à bercer ici-bas,
L'Enfant qui rêve entre nos bras...

Plus haut que la Douleur

Toi qui sors de l'absence, enfin,
Je t'offre, au milieu du jardin,
Cet arbre aux feuilles déjà grises,
Dont le merle, à ta place, a mangé les cerises.

Je te rends la maison, la porte, l'escalier
Vers ta chambre, au couchant, sur le dernier palier;
Le corridor, dans ses cloisons de fleurs fanées,
Ces murs aux bouquets noirs, ces croix sur les croisées,
Et sur le granito bleui par la verrière,
Tes pas foulant ces grappes de petites pierres...

O mon dormeur enfin délivré du sommeil,
Dieu nous rend, sur ton front, notre part de soleil!
Sous l'horizon qui t'a longtemps servi de tombe,
Tu reviens du pays des obus et des bombes;
Comme tu détournais la tête, en nous quittant,
Pour ne pas imprimer tes yeux dans nos yeux vides,
A cette heure où renaît ton gros baiser d'enfant,
Tu rougis d'embrasser nos rires pleins de rides...

Ta mère s'est assise et t'a saisi les mains,
Sans parler, la gorge essoufflée;
Ton père, habitué de te savoir lointain,
Te touche comme en rêve et, la face effacée,
Fume et pleure dans la fumée...

Et voici que tes sœurs sont accourues :
Ecoute, on entend des cris dans la rue!
La sirène allemande, aux crêtes des nuées,
Fait le tour du ciel en plein jour :

Alerte, Enfant perdu dans ton retour!

Alerte à la douceur, déjà, qui se réveille
Dans la maison couleur d'abeilles,
Couleur de grands tournesols noirs...
Mais d'abord, laisse-nous te voir et te revoir;
T'enlacer comme avant la guerre,
T'empoigner et te soulever de terre!
Il peut tomber, sur nous, du fer ou des flammes :
Plus rien à brûler dans le corps ni dans l'âme,
Plus d'espérance à blesser de peur!
Seule, à l'heure qui nous foudroie,

O Mort, ô Malheur, Gloire! entends la Joie
Voler plus haut que la Douleur,
Avec le dernier cri de notre cœur...

La Chambre aux Larmes

Dans un coin, où descend le chant crépusculaire
De ce tableau de guerre et de douceur,
Laissez, s'il vient s'asseoir, le voisin populaire,
A cette flamme réchauffer son cœur.

C'est qu'il a perdu son fils et sa mère :
Sa mère, en France et son fils, à la guerre,
Tous deux tombés au bord d'un horizon
D'où ne revient pas sa raison.

Que veut-il de notre maison?
Il regarde, dans la fumée;
Il s'attarde, pour écouter
La chambre aux larmes, la mélopée

De l'ombre où nous avons pleuré...

Jusqu'à l'heure où s'éloigne, en peine,
Et fuit la lanterne incertaine
Et rouge, la chauve-souris
Qui vole à la rencontre souterraine
Des Absents de l'autre Pays...

« Ecoutez, dit-il, déterrez vos pas :
Je les entends marcher dans l'Au delà. »

TABLE DES POÈMES

	Pages
Liminaire	9
O maison de l'Absent	15
Le miroir vide	18
La théière fume	20
C'est un abîme habité	22
Jeux du joueur lointain	24
Lierres défaits	26
Pleurer devant Dieu	28
Dis-lui que j'écoute	29
Juste au cœur	30
S'il est mort	30
Dans le pays du Crépuscule	33
En ces temps sans ombre	35
L'éternelle pitié	37
Sculptés de prières	39
Quelle absence inconnue	41
Ainsi, j'entendais tes images	43

Pages

Où rêve-t-il 45
Citation de l'Ange 47
O Visage du Triste 50
Au fond des yeux fermés 52
Douce enceinte de l'Absence 54
La porte siffle encor 56
Garde le fils de ton Poète 58
L'Etoile de la Vie 61
Saint Antoine, écoute 63
Souvenez-vous 67
Plus haut que la Douleur 69
La Chambre aux larmes 72

CE VOLUME
LES COMPLAINTES
DE L'ABSENCE
FUT ACHEVÉ D'IMPRIMER, SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE, A LA LOUVIÈRE, LE 25 NOVEMBRE 1941.

Musée de la Littérature

PRIX: 15 FRANCS

IMPRIMÉ EN BELGIQUE